DANIEL CROZES

Un été d'herbes sèches

ROMAN

ROUERGUE

Présentation

Durant l'été 1970, un adolescent de quinze ans passe ses vacances dans la ferme d'un vieil oncle, perdue au fond d'une vallée. Kléber et sa femme Marie vivent encore pauvrement et à l'ancienne, dans une maison sans eau courante ni confort, et les terres sont exploitées avec un attelage de vaches et du matériel archaïque.

Âgée de cinquante ans, Marie en fait vingt de plus et souffre encore de n'avoir pas pu devenir mère. Kléber, lui, reste très marqué par sa captivité en Allemagne. Les fantômes de la guerre demeurent très présents, notamment parce que les voisins, de lointains cousins, ont été des collaborateurs et se sont enrichis au marché noir.

Habitué à une vie plus facile, l'adolescent découvre cependant avec plaisir les travaux des champs. Il y a la beauté de ce paysage bosselé, sur lequel les hommes ont posé leur empreinte, la simplicité du mode de vie et la gentillesse de ce couple d'ordinaire solitaire. Le collégien noue très vite une relation profonde avec son oncle et l'assiste du mieux qu'il peut. D'autant que, très vite, Kléber se trouve gravement fatigué, et la solidarité doit s'organiser pour rentrer les foins.

Dans ce très beau roman à l'inspiration autobiographique, Daniel Crozes fait revivre les campagnes et les paysans d'autrefois. Il nous fait partager la mémoire d'un monde disparu, avec l'émotion de celui qui a assisté au crépuscule de la vieille civilisation agricole.

Daniel Crozes

Historien et romancier, Daniel Crozes est l'auteur de près de cinquante ouvrages, publiés aux Éditions du Rouergue. Profondément attaché à son Aveyron natal, il s'en est fait le chroniqueur et le conteur. À partir d'archives inédites, de témoignages, il effectue depuis plus de trente ans un patient travail de mémoire.

Du même auteur au Rouergue

Romans

• *Une mère à aimer*, 2013.

• *L'Héritier*, 2010. Rouergue en poche, 2014.

• *Les Chapeaux d'Amélie*, 2007, Grand prix du roman de la ville de Pamiers, 2008. Rouergue en poche, 2013.

• *La Kermesse des célibataires*, 2006.

• *Mademoiselle Laguiole*, 2005. Rouergue en poche, 2013.

• *L'Alouette*, 2004.

• *Monsieur le Gouverneur*, 2003. Le Livre de Poche, 2005.

• *Ces gens du beau monde*, 2002. Le Livre de Poche, 2005.

• *Le Bal des gueules noires*, 2001. Prix du salon d'Hermillon, 2002. Rouergue en poche, 2014.

• *La Montagne sacrée*, 2000. Rouergue en poche, 2015.

• *Julie*, 1999. Rouergue en poche, 2014.

• *La Fille de La Ramière*, 1998. Le Livre de Poche, 2000.

• *La Gantière*, 1997. Prix Lucien-Gachon 1998. Prix des Inter-CE (comités d'entreprises) des Pays de la Loire 1998. Rouergue en poche, 2013.

• *Le Café de Camille* (avec Danielle Magne), 1995. Rouergue en poche, 2014.

• *Le Pain blanc*, 1994. Prix Mémoire d'oc 1994. Rouergue en poche, 2014.

• *Les Neiges rouges de l'an II*, 1991. Rouergue en poche, 2015.

• *La Cloche volée*, 1989. Rouergue en poche, 2015.

• *Les Feux de la Liberté*, 1988. Rouergue en poche, 2015.

Albums et essais

• *La Cuisine aveyronnaise avant le surgélateur*, 2015.

• *Les Barrages du Lévézou et des Raspes du Tarn*, 2014.

• *Sécher les couillons. Jurons, insultes et autres amabilités*, 2014.

• *Les Barrages des gorges de la Truyère et de la haute vallée du Lot*, 2014.

• *Éleveurs. Au temps des champs de foire*,
photographies de Denis Barrau, 2013.

• *La France des métiers. Dans les burons de l'Aubrac, 1950-1960*,
photographies de Jean Ribière, 2013.

• *La France des métiers. Dans les fermes et caves de Roquefort, 1950-1960*,
photographies de Jean Ribière, 2013.

• *Les 501 proverbes de l'Aveyron*, illustrations de Séverin Millet, 2013.

• *Le Clan des 12. Aveyronnais d'ici et d'ailleurs*,
illustrations de Séverin Millet, 2012.

• *L'Estofi. Un plat qui venait du froid* (avec Christian Bernad), 2012.

• *Les Bêtes noires. Des chemins de fer dans le Massif central*, 2011.

• *La Petite Encyclopédie de l'Aveyron*, illustrations de Séverin Millet, 2011.

• *Les 1001 mots de l'Aveyron*, illustrations de Séverin Millet, 2010.

• *Sentinelles des montagnes. Les burons de l'Aubrac,
des monts du Cantal et du Cézallier*, 2008.

• *L'Aubrac. La belle aux yeux noirs*, 2006.

• *Le Laguiole. Éloge du couteau*, 2005.

• *Ces objets qui nous habitent*, 1999.

• *Le Laguiole. Une lame de légende*, 1996.

• *L'Année des treize lunes. Almanach perpétuel*, 1996.

• *Métiers de tradition, coutumes en fête*, 1995.

• *Daniel Crozes vous guide en Aveyron*, 1994 ;
nouvelles éditions revues et réactualisées sous le titre
Le Guide de l'Aveyron, 2000 et 2004.

• *Les Aveyronnais. L'esprit des conquérants* (avec Danielle Magne), 1993.

• *Raymond Lacombe. Un combat pour la terre*, 1992.

• *De corne et d'acier. L'épopée du couteau de Laguiole*, 1990.

• *Douze métiers, treize coutumes*, 1987.

• *La Bête noire. L'aventure du rail en Aveyron depuis 1858*, 1986.

Photographie de couverture : plainpicture/Design Pics/Ian Cumming

ISBN : 978-2-8126-1172-8
© Éditions du Rouergue, 2016
www.lerouergue.com

DANIEL CROZES

Un été d'herbes sèches

roman

ROUERGUE

1

Juin s'achevait. La semaine écoulée, les journaux avaient publié les résultats du BEPC. J'avais obtenu mon diplôme sans difficulté. Mes parents et mes deux frères m'avaient naturellement félicité tout comme nos voisins qui étaient heureux d'avoir découvert mon nom dans un palmarès de plusieurs centaines de collégiens qui occupait deux pages entières dans l'édition aveyronnaise de *La Dépêche du Midi*. J'étais en vacances depuis le lendemain des épreuves, il y avait déjà deux semaines. J'attendais que le beau temps s'installe pour rejoindre l'oncle Kléber et la tante Marie dans leur ferme. Le ciel était capricieux et d'une humeur maussade au point que le soleil et la chaleur ne parvenaient pas à s'imposer franchement. Nous traversions les journées les plus longues mais il pleuvait souvent et les températures étaient fraîches pour la saison. Les paysans pestaient. La Saint-Jean était déjà passée, la fenaison s'éternisait et certains d'entre eux, à l'image de Kléber et de Marie, n'avaient même pas fauché leur première parcelle. Ils guettaient la bonne semaine et, peut-être aussi, la bonne lune car ils étaient très superstitieux. Pendant l'hiver, ils avaient convenu avec mes parents

que je passerais l'essentiel de mes vacances d'été chez eux et que je les seconderais, entre autres, pour la fenaison. Mon oncle Kléber ressentait encore de la fatigue depuis la grippe qui l'avait affaibli au moment de Noël. Je me réjouissais, par avance, de séjourner dans leur ferme même si je ne pourrais plus consacrer autant de temps à la lecture que les années précédentes. J'avais quinze ans, je devais m'occuper utilement. À la campagne, beaucoup considéraient que la lecture était réservée aux gens de la ville qui n'ont pas de champ à labourer ni de vaches à traire ! Nous n'habitions pas la ville mais un chef-lieu de canton et nous n'avions pas de champ à labourer ni de vaches à traire. Mon père était salarié de la scierie du bourg où il débitait des planches ; ma mère était employée comme femme de ménage chez le notaire. Ils étaient propriétaires de notre maison et de deux mille mètres carrés de terrain sur lesquels ils cultivaient un potager et élevaient des volailles. Mes deux frères avaient travaillé pendant les vacances d'été, dès l'âge de quinze ans. Je ne dérogerais pas à la tradition familiale. Nos parents ne rappelaient-ils pas qu'ils avaient été expédiés au « cul » d'un maître au lendemain de leur certificat d'études ? Michel et Francis qui étaient mes aînés de cinq et quatre ans, cueillaient chaque été des prunes, pêches et brugnons dans les vergers du Tarn-et-Garonne. Depuis des années, aux yeux de mes parents, l'affaire était entendue : je rejoindrais mes frères dans la même exploitation. À l'automne précédent, ils s'étaient déjà engagés auprès de leurs patrons. La requête insistante de l'oncle Kléber en avait décidé différemment et j'en avais éprouvé aussitôt un profond soulagement. Car, à l'inverse de Michel et de Francis, je ne voulais pas passer l'été dans les arbres : j'avais le vertige sur une échelle. Je ne comprenais pas pourquoi mes parents voulaient absolument

m'y envoyer puisque cette activité m'était déconseillée. Ils s'étaient sûrement imaginé que les patrons m'affecteraient à l'emballage ou au triage. Mes frères m'avaient pourtant assuré que tous les jeunes de mon âge, sans exception, ramassaient des fruits dans les arbres sur une grande échelle double et qu'ils devaient accomplir le même rendement journalier que des gaillards de vingt ou vingt-deux ans ; tous deux en avaient souffert à leurs débuts avant de s'y habituer et, même, d'y prendre goût. Grâce à l'oncle Kléber, j'avais échappé au ridicule et, peut-être même, à un accident.

Je me souviens de cette journée du 28 juin 1970 où mes parents me conduisirent jusqu'à la ferme des Vernhes. C'était un dimanche après-midi. Le soleil était encore timide mais le journal avait publié un bulletin météorologique à cinq jours qui était optimiste. Le matin même, après la consultation du baromètre qui indiquait une hausse des pressions, mon père avait considéré qu'il était grand temps de rejoindre Kléber et Marie. Il était peut-être pressé que j'abandonne mes livres pour empoigner le manche d'une fourche ou d'un râteau. Il avait alors proposé à ma mère de m'y conduire dans le courant de l'après-midi. Elle avait accepté aussitôt, trop heureuse de retrouver sa sœur aînée dont elle avait été longtemps séparée même si elles habitaient à une dizaine de kilomètres seulement de distance, ne disposant ni l'une ni l'autre d'un véhicule pour pouvoir se déplacer, s'écrivant chaque semaine pour échanger des nouvelles. Mon père n'avait acheté une voiture qu'en 1967. Depuis, les deux sœurs se voyaient souvent. La maladie de ses beaux-parents avait accaparé Marie au cours de ces deux dernières années mais ma mère l'avait secondée

de son mieux, le dimanche. Sa belle-mère était décédée au printemps 1969 ; son beau-père en février de cette année. Marie et Kléber étaient aujourd'hui plus disponibles mais aussi plus seuls. Ma mère pensait que je pourrais leur prêter main-forte dès le lendemain, même s'ils n'avaient pas l'intention de faucher encore leur première parcelle. Je pourrais désherber des planches de carottes au jardin, arroser les rangées de salades et les pieds de tomates comme je le faisais déjà chez nous.

Mes affaires étaient prêtes, ou quasiment. Avant notre départ, je les compléterais par quelques livres que j'emporterais aux Vernhes pour ces deux mois. Car j'avais l'intention de consacrer à la lecture mes quelques moments de liberté : la fenaison ne s'éterniserait pas jusqu'au 15 août. Chez nous, il n'y avait pas de livres. Mes parents n'en achetaient pas, affirmant en toute franchise qu'ils n'étaient pas de grands lecteurs. Ils étaient abonnés à *La Dépêche du Midi* et à l'hebdomadaire *Rustica* où tous deux puisaient des conseils pour le jardinage et la maison. Ces deux lectures paraissaient les satisfaire tandis qu'ils avaient d'autres priorités pour les dépenses. Ils étaient étonnés de constater que je dévorais un livre en deux ou trois jours au point de se demander si je le lisais vraiment. Mes frères étaient tout autant déconcertés. Je ne les surprenais jamais avec un livre dans les mains, ils ne feuilletaient le journal que pour connaître les résultats sportifs, ils préféraient brancher la radio dans la cuisine et écouter des émissions de variétés. Je fréquentais avec assiduité la bibliothèque municipale dont le fonds était composé, pour l'essentiel, d'ouvrages sélectionnés par le secrétaire de mairie dans les rayonnages du bibliobus départemental qui desservait chaque mois le chef-lieu de canton. Je choisissais des romans de Zola, Balzac, Hugo et Flaubert, des livres d'histoire.

La guerre de 1914-1918 me passionnait. Deux de mes grands-oncles n'étaient pas revenus des tranchées ; il ne demeurait d'eux que leurs décorations rangées dans des boîtes en carton de couleur bordeaux et conservées très pieusement dans l'armoire de mes parents. Mes deux grands-pères avaient été également mobilisés ; ils avaient réchappé à l'effroyable boucherie mais avaient été blessés à Verdun en 1917. Hélas ! je ne les avais pas connus : mon grand-père maternel, descendant d'une ancienne lignée de paysans, était décédé en 1955 tandis que mon grand-père paternel, forgeron et maréchal-ferrant, avait succombé à un coup de pied de cheval en 1945. Comment avaient-ils vécu la guerre ? J'avais interrogé la famille mais je n'avais recueilli que des silences embarrassés ou même pesants, des détails infimes qui ne pouvaient guère satisfaire une curiosité qui leur paraissait sûrement déplacée même si je l'estimais naturelle. Le seul que je n'avais pas questionné était l'oncle Pierre, frère de mon père, qui habitait Paris. Je ne l'avais jamais rencontré car nous ne le fréquentions pas. Mon père et mon oncle Pierre, son cadet de cinq ans, s'étaient brouillés au moment du règlement de l'héritage, après le décès de ma grand-mère en 1950. C'était avant ma naissance… À défaut d'obtenir des informations auprès de ma famille, je m'étais plongé dans la lecture de *Ceux de 14* de Maurice Genevoix, des *Croix de bois* de Roland Dorgelès et d'études historiques sur cette guerre dont le nombre de survivants s'amenuisait d'année en année. Je n'avais pas osé solliciter notre plus proche voisin alors que j'aurais peut-être trouvé des éléments de réponses à mes multiples questions. Je le regrette aujourd'hui. Mais comment ne pas me souvenir de ce 11 novembre 1966 où mes parents l'avaient invité à s'asseoir devant le téléviseur de notre cuisine pour regarder la

retransmission de la cérémonie de l'armistice ? Cet homme avait pleuré toute la matinée, tortillant son mouchoir entre ses mains pour sécher ses larmes de temps à autre. Son émotion m'avait tellement marqué que je n'avais pas osé l'interroger sur les moments si douloureux de ses années de poilu.

Ma soif de savoir était identique pour la Seconde Guerre mondiale, même si elle était plus proche de nous. Mon père avait participé à la bataille de France au printemps 1940 ; il avait été capturé par les Allemands et expédié dans un stalag où il avait croupi jusqu'en juin 1945. Cherchant à s'esquiver, à l'évidence, il n'avait répondu à mes questions que d'une manière seulement anecdotique, se contentant de préciser qu'il avait mangé à la cantine du camp des rutabagas et des topinambours gelés. Kléber, qui avait connu le même sort, était moins réservé. J'avais constaté qu'il abordait sa captivité sans réticence, l'ayant entendu s'exprimer librement au cours des repas de famille auxquels j'avais participé aux Vernhes, à l'occasion des services funèbres célébrés en mémoire de ses parents. Je voulais profiter des prochaines semaines pour le persuader de me raconter sa guerre et ses années de camp. Il m'aiderait peut-être à imaginer ce que mon père avait vécu.

Ce dimanche-là, j'avais accompagné ma mère à la messe de 11 heures comme chaque semaine. Je m'y rendais plus par habitude, pour retrouver quelques condisciples de classe, que par conviction. Mes deux frères, qui étaient étudiants et absents ce jour-là, n'étaient guère plus motivés ; ils assistaient encore à la messe du dimanche pour ne pas froisser notre mère et engendrer des tensions inutiles. Quant à mon père, il ne fréquentait les églises qu'à Pâques, à Noël et à

Toussaint ainsi qu'à l'occasion de certains offices funèbres. La religion était bien le seul domaine où ma mère n'avait pas réussi à imposer son point de vue à son époux, malgré des efforts réitérés. Elle l'avait persuadé, par exemple, de remplacer son béret par une casquette qu'elle trouvait plus élégante, mais également de ne plus acheter de gauloises pour ménager ses poumons et le portefeuille de la maisonnée tout en montrant le « droit » chemin à ses enfants. Pour la religion, c'était plus délicat : mon père ne s'était pas incliné. Certes il n'était pas opposé à ce que nous assistions aux cours de catéchisme dans notre enfance mais elle n'était pas parvenue à le convaincre d'être plus assidu à l'église et de nous inscrire dans des établissements catholiques. Notre scolarité s'était déroulée à l'école publique, contre son gré, et je pense qu'elle en avait souffert. Il n'en demeurait pas moins qu'elle était très dévote, ne s'en cachant pas. Dans la paroisse du Lagast où elle était née et où elle avait grandi, elle avait participé, adolescente, aux activités de la congrégation des Enfants de Marie qui rassemblait la progéniture des catholiques les plus zélés. Ses parents étaient si pratiquants qu'ils avaient appelé leur premier enfant Marie, comme nombre de familles de l'Aveyron, leur deuxième Mariette – prénom inspiré également par la Vierge – et leur troisième Joseph, en hommage au charpentier de l'Évangile qui était également l'époux de la Vierge. Enfants, quand nous nous rendions à l'église du bourg pour assister à la messe du dimanche, elle nous expliquait en chemin qu'elle avait bénéficié – comme tout Enfant de Marie – de privilèges à l'occasion de son mariage : tapis rouge dans l'allée centrale, messe à l'autel de la Vierge, chœur de chant au grand complet, sermon élogieux du prêtre et mention dans le journal paroissial. Elle en était fière…

Ce dimanche-là, marchant près d'elle dans les rues du bourg, je l'avais observée à la dérobée. Grande et élancée, elle avait une démarche élégante et je trouvais même qu'elle avait une certaine prestance, comme les épouses de bourgeois. Elle possédait une autorité naturelle que son sourire et son regard atténuaient quelque peu. Mariette rassurait, elle décidait sans hésiter. C'était peut-être ce qui avait séduit mon père, austère et taciturne, manquant parfois de confiance en soi. Comment et où s'étaient-ils rencontrés ? Qu'est-ce qui avait entraîné ma mère vers cet homme sec comme une trique, au visage osseux et d'une taille bien modeste, aux sourcils broussailleux et déjà chauve comme le montrait leur portrait de mariage ? Ses yeux ? Peut-être. Ils étaient d'un bleu si limpide qu'ils attiraient l'attention. Pourquoi ? Comment et où ? La curiosité nous avait poussés, mes frères et moi, à le leur demander à l'occasion d'une fête des Mères alors que nous étions rassemblés autour de la table de la salle à manger, après le repas, pour feuilleter l'album de famille. Ma mère avait changé aussitôt de conversation. Mon père, devenu cramoisi et troublé, s'était enfermé dans ses pensées comme s'il cherchait à cacher un secret. Depuis, le mystère demeurait.

Nous attendîmes que l'après-midi fût bien avancé avant de nous installer dans la 2 CV où j'avais déjà déposé mes affaires. Mon père manquait rarement la retransmission des courses dominicales sur les hippodromes parisiens de Longchamp, Maisons-Laffitte ou Vincennes ; il se délectait des commentaires de Léon Zitrone. Il avait souhaité acquérir un téléviseur à la Toussaint 1965 pour écouter les différents candidats à l'élection présidentielle des 5 et

19 décembre. Pourtant, il paraissait plus urgent d'acheter une voiture, bien que plus onéreux. Fantaisie ? Caprice ? Peut-être. Ma mère qui enregistrait les moindres dépenses dans un cahier et établissait chaque année le budget du ménage, n'avait pas cherché à s'y opposer. Toute la maisonnée profiterait du téléviseur pendant les longues soirées d'hiver ainsi que le dimanche après-midi quand la pluie, la neige et le froid ne permettraient pas de sorties. Surtout, elle rechignait à empêcher son époux de regarder le journal du soir, les *Aventures de Vidocq*, le Tour de France et l'arrivée des courses dominicales. Il ne jouait pas au tiercé, ni aux cartes ni à la loterie, ne fumait pas, n'entrait que rarement dans les cafés. Personne n'avait regretté l'achat de ce téléviseur bien que nous eussions apprécié également de disposer d'un véhicule, même d'occasion, pour nous déplacer autrement qu'en autobus. Nous avions assisté, en famille, aux premiers pas de l'homme sur la lune ; nous regardions souvent *Les Dossiers de l'écran* et *Thierry la Fronde*. Ce dimanche-là, Léon Zitrone se précipitait déjà vers le propriétaire et le jockey du cheval gagnant avec son micro, que mon père consultait *La Dépêche* pour constater la pertinence des pronostics de son chroniqueur hippique et soupirer en refermant le journal : « Ah ! si j'avais joué et misé 5 francs… » Il éteignit aussitôt le téléviseur avant de rejoindre la salle à manger pour emporter les clés de la Citroën qu'il avait l'habitude de déposer sur le buffet. Puis il démarra la 2 CV stationnée devant le garage qu'il avait construit à l'aide d'un collègue de la scierie. Comme chaque semaine, il l'avait nettoyée avec soin pendant que nous assistions à la messe. Rouge pompier, elle rutilait sous le soleil.

Une dizaine de kilomètres environ nous séparaient des Vernhes. Le hameau occupait le rebord d'un plateau

dominant une vallée où serpentait un ruisseau qui laissait échapper un maigre filet d'eau en été. Il rassemblait trois familles qui portaient le même patronyme de Vernhes. Leurs maisons étaient disposées en bordure du chemin, suffisamment espacées pour les distinguer sans difficulté. Depuis des générations, les habitants de la commune avaient l'habitude de désigner les trois familles d'après la position géographique de leurs propriétés : il y avait les Vernhes du haut, les Vernhes du milieu et les Vernhes du bas. Ou d'une manière plus courante : ceux du haut ou ceux d'en haut, ceux du milieu et ceux du bas ou d'en bas. Ces familles appartenaient à de très vieilles lignées. Certains affirmaient qu'elles avaient donné leur patronyme à ce hameau au Moyen Âge ou peut-être dans des temps bien plus reculés, leur conférant ainsi une forme d'aristocratie terrienne. D'autres soutenaient, à l'inverse, qu'elles l'avaient emprunté au hameau ce qui leur conférait dès lors des origines plus ordinaires. S'appuyant sur les explications de son grand-père, Kléber défendait la première interprétation bien qu'il ne disposât d'aucune preuve. Et il ne se risquerait pas à interroger les familles voisines : ils étaient brouillés.

Kléber et Marie habitaient la dernière maison du hameau. C'était la plus modeste, construite au XIX^e^ siècle en schiste grisâtre qui est la pierre du Ségala et couverte de lauses aux écailles argentées qui étincelaient sous la lumière blanche des nuits de pleine lune. Tout en longueur, elle regroupait au premier les pièces d'habitation alors que le rez-de-chaussée était occupé par des caves, la porcherie et un espace central ouvert sur la cour qui accueillait la lapinière, une réserve de bois de chauffage et un grand fourneau pour préparer la nourriture quotidienne des cochons. Un large escalier, aux marches de pierres épaisses et disjointes entre lesquelles des

brins d'herbe et de l'avoine sauvage avaient poussé, conduisait jusqu'à la porte d'entrée protégée par un avant-toit. La grange-étable s'élevait à l'équerre de la maison mais sans y être accolée ; elle en était séparée par un passage. À l'arrière, un appentis à la toiture de tôles rouillées renfermait un char à bancs, du matériel agricole, une provision de fagots et de billots de bois. À l'opposé de l'étable, mais toujours perpendiculairement à la maison et à une distance de quelques mètres, se dressait un bâtiment réunissant le four à pain et le séchoir à châtaignes.

Cet ensemble dessinait un U, contribuant à délimiter une cour intérieure au milieu de laquelle trônaient un puits et un abreuvoir en pierre pour les bêtes. Kléber l'avait clôturée solidement comme la petite prairie qui s'étendait entre la grange-étable et le potager où s'ébattaient les volailles de la basse-cour. Il ne s'était pas contenté d'y placer trois rangées de fil de fer barbelé, le renforçant partout par un grillage pour empêcher les incursions des corniauds des voisins qui n'étaient jamais attachés, selon les vieilles habitudes paysannes, et cherchaient à pénétrer dans le poulailler. Le chemin communal, récemment goudronné, s'achevait devant les portails. À quelques mètres de là, derrière la grange, aboutissait un chemin de terre qui desservait ensuite les prairies, les pâturages et les forêts couvrant le versant de la vallée exposé au levant. La pente était douce derrière la maison de Kléber et de Marie avant de s'accentuer à l'approche du ruisseau. Ce chemin était étroit ; il avait été aménagé autrefois pour des attelages de bœufs, de vaches ou de chevaux. Il était toujours emprunté par les trois familles dont les parcelles s'imbriquaient les unes dans les autres, prouvant qu'elles avaient bien une origine commune et que les exploitations actuelles résultaient de partages anciens. Ceux d'en

haut et ceux du milieu y circulaient avec des tracteurs, de grandes remorques et du matériel moderne au moment de la fenaison, décapitant sans scrupule les branches gênantes pour le passage des engins même si les arbres ne leur appartenaient pas. Kléber et Marie enrageaient ; ils avaient ainsi saccagé leurs chênes en bordure du chemin.

Quand nous traversâmes le hameau, les corniauds se lancèrent vaillamment à notre poursuite et nous escortèrent jusqu'aux portails de la ferme, avant de commencer un interminable concert d'aboiements avec les deux chiens de Kléber. Ils étaient tellement hargneux qu'ils se seraient battus et même déchirés jusqu'au sang s'ils avaient pu franchir la clôture. Leur agressivité illustrait bien les relations exécrables qui régnaient entre les Vernhes d'en bas et les deux autres familles. Agacé, Kléber sortit sous l'auvent pour siffler ses chiens qui se retirèrent aussitôt près du fourneau des cochons. Je descendis alors de voiture pour ouvrir les portails. Les corniauds aboyèrent encore un moment puis ils se décidèrent à déguerpir. Le silence retomba dans la cour après que j'eus refermé les battants du portail et que mon père eut manœuvré. Kléber nous attendait sur le seuil. Il m'embrassa affectueusement. C'était un homme grand et musclé, aux cheveux gris-blancs, coiffé d'un béret, à la moustache épaisse, au regard pétillant et au sourire espiègle, au visage creusé de rides et buriné par le soleil. Chaussé de vieilles espadrilles, il était habillé d'une chemise à manches longues et d'un pantalon de coutil dont je remarquais les bretelles noires. Ma tante le rejoignit aussitôt. Si différente de ma mère alors qu'elles étaient sœurs, Marie était fluette et d'une taille plus modeste. Ses cheveux étaient déjà blancs

alors que ceux de ma mère étaient restés châtains. Ses habits de deuil la vieillissaient d'autant plus que sa robe-tablier noire en coton et ses bas noirs, sa toilette du dimanche, étaient démodés. La mode, elle s'en moquait. Elle mettait et elle usait jusqu'au bout ce qu'elle avait dans l'armoire. À cinquante-et-un ans, Marie en paraissait soixante-dix tellement elle avait été marquée par les années de guerre et l'interminable attente de son époux, le quotidien de la ferme et les travaux des champs ainsi que les épreuves familiales. Son visage n'exsudait que de la tristesse et de la sévérité comme si tous les malheurs du monde l'écrasaient, alors que Kléber débordait d'humour. Un portrait souvenir de leurs noces conservé dans notre album, montrait pourtant une belle femme de vingt ans, heureuse et rayonnante. C'était en 1939. Depuis, des années s'étaient écoulées. Une éternité pour elle ! Aujourd'hui, sa peau était terne et flasque ; son front était sillonné de rides ; ses veines saillaient sur les tempes. Marie esquissa un sourire avant de m'embrasser et de me remercier d'un regard appuyé. Elle semblait soulagée que je les seconde pour la fenaison.

Nous entrâmes directement dans la grande cuisine qu'éclairaient deux fenêtres donnant sur les champs et les bois. Les beaux jours revenus, Kléber avait badigeonné les murs au lait de chaux ; il avait attendu le décès de son père avant de rafraîchir la pièce noircie par la fumée, honteux à chaque passage du médecin et de l'infirmière. Le vieillard s'y opposait fermement, refusant tout changement dans la demeure de ses ancêtres qu'il avait abandonnée seulement pour effectuer son service militaire et combattre les Allemands dans les tranchées en 1914. Jusqu'à son dernier souffle, en février dernier, il avait imposé à sa belle-fille de cuisiner dans l'âtre comme autrefois. Elle avait souffert du

caractère ombrageux de cet homme qui avait toujours cherché à régenter la famille et les animaux d'une main de fer. Depuis, avec son époux, elle essayait d'adoucir les tâches du quotidien en modernisant quelque peu son intérieur avec les faibles moyens dont ils disposaient. Ils s'étaient équipés d'une cuisinière à bois qui avait remplacé la potence et les chenets dans la cheminée. Non seulement Marie peinerait moins pour cuisiner mais tous deux se chaufferaient plus facilement l'hiver prochain. Ils s'étaient même procuré un réchaud à gaz d'occasion pour l'été. Marie avait aussitôt confessé à sa sœur la satisfaction qu'elle ressentait à l'employer à plusieurs reprises dans la journée. Il avait transformé son quotidien. Quel bonheur de tourner un bouton puis de gratter une allumette et d'obtenir une belle flamme ! Il y avait comme de la magie dans ces gestes simples qu'elle ne connaissait pas jusqu'alors. À cinquante ans passés, elle découvrait le progrès. C'était une véritable révolution pour cette femme qui avait toujours vécu à l'ancienne.

La cuisinière et le réchaud à gaz étaient les deux seuls éléments de modernité perceptibles dans cette pièce. Kléber et Marie avaient conservé la longue et lourde table où ils prenaient leurs repas, ainsi que le vaisselier. Il y avait quelques années déjà que mes parents avaient échangé leurs vieux meubles de cuisine contre une table, un grand buffet et des chaises en Formica, d'une couleur claire, bien plus pratiques et plus faciles à entretenir ; ils avaient même obtenu de l'ébéniste qui les avait fabriqués des dessous-de-plat. Le Formica était à la mode. Aux poutres du plafond avaient été accrochées des longues perches de bois autour desquelles Kléber avait enroulé de la saucisse au moment du sacrifice du cochon en février dernier. Depuis, elle avait lentement séché. Les maîtres de maison l'avaient entamée dès Pâques,

la consommant avec parcimonie, la provision de charcuterie devant perdurer jusqu'en janvier ou février de l'année suivante. Nous nous assîmes autour de la table. Kléber exhuma une bouteille de rouge des profondeurs d'un placard. C'était le vin de sa vigne. Il en était fier. « C'est du vin naturel qui n'est pas trafiqué ! » disait-il. Kléber travaillait à l'ancienne ; il n'avait jamais rajouté de sucre dans ses cuves les années où le degré était faible. Mon père avait toujours qualifié son rouge de cathare ; il était âpre et très chargé en tanin. À chacun de ses passages aux Vernhes, il n'en acceptait qu'un demi-verre pour ne pas froisser Kléber. Le soir même, il souffrait de maux d'estomac à tel point qu'il se demandait comment son beau-frère et sa belle-sœur le supportaient. Ma mère préférait sans hésiter le café même si sa sœur avait l'habitude de le mélanger avec de la chicorée pour dépenser moins. Comme elle, je réclamai du café. Les hommes trinquèrent et parlèrent des travaux des champs. Kléber avait l'intention de faucher la première parcelle dès le lendemain. Je m'en réjouissais : j'allais enfin me rendre utile. Les femmes échangèrent des nouvelles de leur famille. L'horloge à balancier sonna bientôt six heures. Marie se leva. Pour elle, il était temps de changer de toilette pour préparer la bouillie des cochons et distribuer du grain à la volaille. Mes parents ne s'attardèrent pas, ils m'embrassèrent.

La 2 CV avait à peine disparu que Kléber me demanda de remplacer mes vêtements du dimanche par de plus ordinaires. Il souhaitait que je rejoigne la Prairie basse, en bordure du ruisseau, et que je ramène les vaches jusqu'à l'étable. J'étais promu berger ! Cet été-là, je devais m'improviser également conducteur d'attelage, faucheur, faneur, râteleur,

bâtisseur de charretées de foin, jardinier, apprenti boulanger… Je connaissais déjà le chemin conduisant à la Prairie basse : j'y avais accompagné Kléber à plusieurs reprises, ce printemps. Depuis le début de l'après-midi, le vent avait chassé les nuages et le soleil régnait désormais sans partage. Un souffle tiède et légèrement parfumé de fleurs des champs coulait entre les deux rangées d'arbres du chemin. Le coucou chantait dans les bois ; les oiseaux sautillaient de branche en branche en piaillant, célébrant le beau temps retrouvé. Le chemin serpentait à travers les prairies qui attendaient d'être fauchées. Les herbes étaient hautes, les grappes de graines étaient gonflées ; il était grand temps de les couper. L'un des chiens, Follette, me précédait. Soudain, un lièvre déboula dans le chemin à quelques mètres de nous avant de continuer sa course dans la direction d'une prairie voisine. Follette démarra en trombe à ma grande surprise ; elle n'était pas dressée pour la chasse. C'était une bâtarde. Sans conviction, j'essayai de l'arrêter d'un sifflement. Follette dressa les oreilles, abandonna la poursuite, rebroussa chemin puis implora pardon du regard. Je la flattai de la main ; elle passa sa langue chaude et humide sur mes doigts avant de gambader joyeusement autour de moi. Un instant plus tard, des perdreaux s'échappèrent des hautes herbes à notre approche ; elle les regarda s'envoler mais ne broncha pas. Je n'étais pas peu fier de constater que Follette m'avait déjà adopté et m'obéissait.

Bientôt, nous arrivâmes à la Prairie basse. Les bêtes attendaient patiemment devant la barrière, rassasiées. Il ne manquait pas d'herbe dans les prairies, cette année-là. La récolte promettait d'être abondante et même de qualité si elle était engrangée dans de bonnes conditions. Le troupeau se résumait à quatre vaches rustiques. On y remarquait quatre

couleurs de robe : le froment, le rouge, le noir et le gris. La première était une aubrac. Kléber l'avait appelée Marquise parce qu'elle était la plus ancienne et qu'elle se considérait comme la reine de l'étable avec ses cornes hautes et fines en forme de lyre, à la pointe très noire, sa démarche aristocratique et son regard expressif contenu dans de grands yeux qui semblaient bordés de khôl. C'était sa préférée. Il en parlait avec passion, il la bichonnait. Il y avait toujours eu des vaches d'Aubrac dans l'étable de ceux d'en bas. Kléber se contentait de désigner les trois autres par la couleur de leur robe : La Rouge, La Noire, La Grise. C'était plus simple. La Rouge et la Noire étaient de race salers : la première d'une souche commune, la seconde bien moins car elle devenait rarissime. Kléber était sûrement le seul à en posséder une à des kilomètres alentour. Cet animal, comme les aubracs, était en voie de disparition dans les pâturages du Ségala où les éleveurs préféraient les remplacer par des limousines et des charolaises quand ils se spécialisaient dans la production de viande. Moins musclée et, surtout, moins nerveuse, la Noire me rappelait les vaches landaises dont j'avais découvert l'agressivité et l'intrépidité, l'été précédent, à l'occasion de courses à la cocarde organisées dans une arène par le comité des fêtes du bourg. Quant à La Grise, c'était une brune des Alpes. Ces trois vaches étaient meilleures laitières que Marquise et nourrissaient mieux leurs veaux mais elles étaient plus délicates et moins résistantes. Car Kléber les attelait. Il n'avait jamais possédé de tracteur ni de matériel moderne. Pour les travaux des champs, il n'employait que ses deux attelages comme autrefois ses ancêtres. Il avait apparié ses vaches selon leur caractère et leurs affinités après les avoir mûrement observées à l'étable et dans les prairies : Marquise avec La Noire, La Rouge avec La Grise. Une seule

paire suffisait pour effectuer la fenaison. En revanche, quand il remontait de lourdes charges de billots de chauffage du fond de la vallée, les deux étaient nécessaires.

Quatre couleurs, trois races… Les techniciens agricoles raillaient les paysans qui, à l'image de Kléber, avaient des troupeaux hétéroclites : ils les désignaient ironiquement sous l'appellation de troupeaux de l'ONU. Kléber s'en moquait. Il ne recevait pas de techniciens pour le conseiller dans ses productions, à l'inverse de ceux du milieu et d'en haut. Son exploitation était minuscule puisqu'elle réunissait seulement quatre hectares de prairies, deux hectares de terres cultivées et trois hectares de bois. Elle n'intéressait pas les techniciens agricoles à une époque où les paysans étaient condamnés à s'agrandir sans cesse et à se moderniser, à investir et à produire de plus en plus, ou à « plier », c'est-à-dire à disparaître. En revanche, ceux d'en haut et du milieu avaient la réputation d'être assoiffés de parcelles. « Il leur faut des terres : ils ont toujours eu de l'appétit ! » affirmait Kléber et ils guignaient certainement sa poignée d'hectares. Ils étaient peut-être même disposés à se la disputer entre eux, comme deux chiens se battent pour un morceau de viande ou de gras. Personne n'ignorait qu'il pourrait arrêter toute activité et percevoir sa pension de retraite dans trois ans. Kléber s'attendait à ce que ses voisins proposent de prendre en fermage les prairies et les terres, ou même de racheter leur propriété. Il en avait parlé à mon père le dimanche de Pâques après le repas qu'ils avaient partagé avec nous. Un événement ! C'était la première fois que mon oncle et ma tante pouvaient se déplacer depuis le décès du père de Kléber et connaître enfin notre maison. Mon père avait été les chercher à leur retour de la grand-messe et les avait ramenés aux Vernhes au milieu de l'après-midi. Alors que les deux sœurs s'occupaient